

Quelque chose qui me dure longtemps

- Madame

C'est ainsi que l'ivrogne l'aborda.

Du bar des halles, à travers la vitre d'un soir de novembre, au bord de la nuit, ils l'avaient tous vu tomber du haut de sa jambe folle, du haut de sa tournée dans les cafés du quartier, depuis midi, quand sur les bancs on commence à remballer et que chez Gigi on sert l'apéro et le ragoût. Ils l'avaient tous vu tomber mais personne ne s'était ému, personne n'avait bougé. Sauf Madame. Elle n'avait pas l'habitude des bars, elle avait moins qu'eux l'habitude du comptoir noir et doré sur lequel elle laissait aller son poignet. Sur le tabouret elle se tenait droite, sirotant un jus de fruit. Les hommes parlaient, elle écoutait. On la regardait. Et l'ivrogne était tombé, là, dehors, sur le trottoir, sous le lampadaire où il n'y avait déjà plus de passants. On le connaissait bien. Depuis vingt ans. Il était d'ici, des rues et des saisons. Sa silhouette bancale, légère, son costume net, sa béquille, geste précis, se dessinaient inévitablement dans le décor de cette ville sans âge. Le patron dit : c'est encore Yvan. Eh oui. Il est tombé. Oui.

Lui qui, derrière le bar, venait de faire l'apologie de la vie sociale dans les cafés, lui qui venait de prouver que ce n'était pas là que l'on se saoulait, mais plutôt au rayon alcool des supermarchés, regardait Yvan allongé à plat ventre, dehors. Et le temps dura. Madame s'attendait à ce que l'un d'eux sortît pour aider l'homme. Mais non. Ils le regardèrent dans son effort se soulever difficilement mais avec une élégance surprenante. La béquille habilement placée, le corps mince se releva hors des lois de la pesanteur et Madame se dit que depuis vingt ans qu'elle croisait ce personnage, elle pensait chaque fois à un danseur. Elle se garda bien d'en parler ici. Elle se gardait souvent de ses propres mots que personne ne comprenait.

Madame devait partir. Une amie pour le dîner, oui, elle m'attend maintenant. A bientôt. Elle dit qu'elle reviendrait avec le cinéaste. Elle dit merci. Au-delà de l'odeur de bière et de tabac, un léger sillon de muguet parvint jusqu'aux hommes quand elle longea le bar. Dans son manteau noir, ses perles blanches, on ne savait pas bien si elle sortait du théâtre, d'un atelier, d'une maison bourgeoise, ou d'un chagrin. Ses yeux souriaient souvent. Sa bouche parlait peu. Elle était belle de cette beauté mélancolique et colorée. Elle avait l'air, non pas naïve, mais éloignée. On n'osait pas l'approcher. On la vouvoyait d'emblée, puis on s'y attachait, et très lentement, de soirs en soirs on tentait de percevoir ce qui la faisait vivre. Elle poussa la lourde porte, la sentit légère sous la main de José. Il quittait le bar lui aussi. Sur le trottoir sombre, quelques lumières crevaient faiblement le brouillard, et, comme si c'était déjà Noël, Madame sentit cette tristesse qui inévitablement, tous les ans l'accompagnait ce jour-là. José lui souhaita le bonsoir, s'attarda sur ce visage quelques secondes tandis qu'elle s'apprêtait à lui demander : et pour Yvan, là, vous le connaissez peut-être, moi je ne lui ai jamais parlé, mais vous... José acquiesça, hésita à peine et s'approcha de Yvan qui tentait de marcher : tu veux qu'on te ramène chez toi ? Yvan se retourna, s'appuyant au mur, mais néanmoins très droit, le visage fatigué, pathétique et beau.

- Madame

Elle le vit. Pour la première fois, elle avait ce regard en elle.

- Madame, je vous connais. Je sais ce que vous faites. J'aime ce que vous faites.

Madame sourit. Elle sentit une sérénité inattendue. Dans le brouillard, près d'un homme saoul et d'un soir sans attrait, elle s'apaisa. José dit qu'il faudrait une voiture pour raccompagner Yvan. Qu'il n'en avait pas lui-même. Que Yvan habitait boulevard de l'Ecosse. Madame proposa d'emblée sa vieille Mercedes, stationnée place de l'horloge, un peu loin.

José resta près de l'ivrogne tandis que la femme courrait jusqu'au véhicule, s'apprêtant à servir de taxi devant le bar des halles. José s'impatientait. C'était pour elle qu'il le faisait. Le style grand coeur n'était pas son genre. Il ne faisait de mal à personne mais quant à

ramasser les soudards un samedi soir pour les aider, fallait pas exagérer. C'est là que Yvan l'insulta tout à coup dans son délire. Il ne bégayait pas les mots incompréhensibles de l'alcool. Il jurait précisément et invectivait tous ceux qu'il avait rencontrés aujourd'hui. Ils m'aiment pas, ils veulent me faire du mal, mais j'les emmerde, les salauds, ils m'auront pas, ils faut les tuer, leur arracher les couilles, tous des salauds, moi, j'aime pas qu'on mente, j'aime pas les saloperies qu'ils me disent, tu entends, toi, qu'est-ce que tu fous là, à me regarder, je vais aller pisser sur le mur de ce foutu bar, et tire-toi, laisse-moi respirer, qu'est-ce que t'as à me regarder, t'attends le prince charmant ou une putain, mais tu peux chercher, y'en n'a pas à cette heure, et d'ailleurs y'en n'a jamais, tu m'écoutes même pas, j'suis pas Rimbaud, mais j'le connais par coeur, ils ont rien compris, ils comprennent jamais rien, j'ai relu tout Flaubert le mois dernier, t'entends tout, mais arrête de me regarder pisser, enfin...

José allait le quitter quand la voiture s'arrêta sur le trottoir à vingt mètres. Madame descendit, laissant le moteur tourner. José hésitait, s'éloignait, haussant les épaules à son adresse, l'air de dire : y'a rien à faire. Mais lorsque Yvan se retourna maladroitement, pour reprendre un chemin plus qu'incertain, il la vit de nouveau.

-Madame

Elle s'approcha de lui. Sa colère éthylique était tombée, il respira, s'emplit de la vision sublime, voilée de noir et de ce sourire étonnant. Il y avait longtemps qu'il avait envie de lui parler. Dommage que ce soir il n'était pas très en forme. Dommage. Mais elle avait l'air tranquille. Pas effrayée. Il sentit qu'il pourrait s'approcher d'elle. Il sentit qu'elle était là.

Elle dit à José : on va le ramener, aidez-moi.

Il parla pour elle :

- Je vous connais. Depuis tout le temps qui dure. « Quand le monde sera réduit en un seul bois noir pour nos quatre yeux étonnés, - en une plage pour deux enfants fidèles, - en une maison musicale pour notre claire sympathie, - je vous trouverai ». C'est Rimbaud, Madame. Ils comprennent rien, ils me font mal.

Ils marchaient doucement, l'un près de l'autre. Il avait posé son bras sur celui de la femme, en un geste naturel, au moment où elle-même avançait sa main pour qu'il ne tombât pas à nouveau. Il acceptait son aide. Il l'acceptait parce que c'était une rencontre. Parce que au-delà de tout ce qui les séparait ce soir-là, au-delà du dégoût et des égouts, des prisons et des passions, tout ce qui avait fait leurs vies, ils se rencontraient.

- Vous vous souvenez Rimbaud ?

- Non, très mal. Je me souviens : Quoi ? l'éternité, de Yourcenar.

- Dites-moi

- « J'allais un jour voir sur ce pont pleurer un homme à cheveux gris »

- Oh la la !, ils vont nous tuer, faut pas rester là.

José s'impatientait, dépêche-toi, Yvan, on va pas y passer la nuit. Il avait ouvert la portière de la voiture et s'était glissé sur la banquette arrière. Yvan s'installa à l'avant avec difficulté : glisser sa jambe valide devant le siège, tomber de tout son poids sur le velours gris, tenter de sa main d'attraper l'autre jambe pour l'enfourner, accrocher sa béquille et laisser la femme fermer la porte. Cela prit bien plusieurs minutes pendant lesquelles il fallait reprendre son souffle par instants.

Puis ce fut le voyage.

-Doucement.

Elle avait l'habitude de conduire vite. Il lui dit :

- Doucement.

Et elle les emmena dans la nuit, dans les rues vides, avec ce sourire qui restait en elle contre toute attente.

- Où on va ?

- On the left.

Elle tourna à gauche

- On the left again.

Puis :

- On the right. Je sais pas bien parler anglais, mais j'parle espagnol. On the left once more. L'odeur du vin envahit très vite la voiture. Et cela n'inquiéta pas la femme. Et cela la surprit qu'elle ne fût pas inquiète. Et cela lui parut nouveau de ne pas être inquiète. Et il lui sembla que le plus important était la présence de cet homme inconnu et familier à la fois. Elle répondait de temps en temps : okay, sure, all right. Avant d'arriver boulevard de l'Ecosse, il dit :

- là, faut passer devant la prison. Saloperie. Enfermé. J'ai été enfermé. Saloperie. Quatre mois. Y'a longtemps. J'étais même. Saloperie. Des conneries. Le type avec moi, il avait tué sa fille. Saloperie. Et moi j'étais un même. Lui aussi d'ailleurs.

José lui tapa sur l'épaule, histoire de le calmer un peu. Yvan s'énervait, il parlait fort tout à coup.

- Et ils m'ont dégoté un appartement juste à coté. Rez-de-chaussée, très bien, mais à coté de la prison. C'est là.

La voiture s'arrêta devant un immeuble.

- Je vais vous ouvrir la porte

- Non je me débrouille, Madame

- Pourquoi vous m'appelez Madame ?

- Je te connais, tu t'appelles Paula, et j'aime ce que tu fais.

José lui demanda s'il avait ses clés.

- oui, dans ma main. Mais j'habite près de la prison et je laisse toujours ma porte ouverte. Toujours.

Il eut à nouveau du mal à sortir de la voiture. Ses mouvements s'organisaient très lentement. Paula ne bougeait plus. Elle le regardait. Elle n'avait pas envie de l'aider. Elle l'écoutait dire que dans les prisons les portes n'ont pas de poignée. Elle le laissait s'appuyer de toutes ses forces sur le siège pour se relever. Elle ne pensait à rien. Elle vivait dans un moment au présent. Un début de nuit. Sans réfléchir. Seulement en sensations. Sur le trottoir, Yvan hésitait. José s'apprêtait à prendre place à l'avant. Puis Yvan se pencha dans la voiture et dit :

- je manque à tous mes devoirs.

Et il s'approcha d'elle. De son visage. Il la regarda longuement. Il avait les yeux lucides, profonds, tels que l'alcool en donne parfois lorsqu'on le maîtrise. Elle lui souriait à peine, mais acceptait volontiers ce regard. Elle n'avait ni envie de pleurer, ni envie de rire. Elle se sentait vivante. Il put tendre son visage sur le sien et doucement l'embrassa sur la bouche. Légèrement. Elle ne fut aucunement écoeurée par l'haleine, ni par ce geste qu'il n'avait pas sollicité auparavant.

- A bientôt, hasta luego, hasta pronto, see you soon...

José prit la place. Ferma la portière. Et la voiture repartit.

Ils virent la silhouette appuyée sur le mur, se demandèrent combien de temps il lui faudrait pour atteindre son lit.

Quand Paula entra dans le restaurant, Marie l'attendait en buvant un fond de whisky. Marie vit tout de suite que son amie se tairait pendant le repas. Paula était entrée dans le silence. Parce qu'un ivrogne avait pris trente minutes de sa vie, s'était insinué dans son visage, ses yeux, son corps et qu'elle l'avait accueilli. Parce qu'une silhouette entrevue pendant des années avait soudain un regard et des mots. Parce qu'ils s'étaient ensemble souvenu de Rimbaud et Yourcenar. Parce que depuis des années elle ne savait plus rencontrer qui que ce fut qui ne soit pas capable de lui parler de l'essentiel. Parce qu'elle crevait de poésie et que le monde allait peu à peu l'effacer, elle, qui faisait encore semblant que la mort n'existât pas.

Puis, au dessert, Marie lui demanda si elle boirait un café.

- Non, merci. Il va me falloir désormais dormir. Toute la vie, essayer de dormir sans penser que depuis le début on s'est trompé sur tout.

Marie pensa que Paula lui faisait encore une crise de mélancolie doublée de naïveté. Mais c'est ce qui faisait son charme et parfois même sa force. Elle soupira et entendit Paula :

- Je ne sais rien de moi. Je sais seulement que je préfère une rue vide et pluvieuse à un salon brillant et peuplé, un bar enfumé à une maison coquette, la tête d'un ivrogne à celle d'un prince, une lettre censurée à un mot poli. Je ne sais pas pourquoi. Ils ont toujours quelque chose à me dire. Quelque chose qui me dure longtemps.

Catherine Barreau Jouin

novembre 96